

Les milieux du désir

de JEANNE ETELAIN et ANAÏS NONY

In this journal, the desire to produce thought takes place in spite and even in the face of the generalized crisis (an economic crisis and a crisis of sense).

La Deleuziana's Manifesto

Ce numéro spécial de *La Deleuziana* est né d'une indignation à l'encontre de notre situation politique actuelle dans laquelle notre responsabilité d'êtres vivants partageant une planète commune est en proie à un manque cruel de soin à l'égard des autres. La notion de désir comme puissance de vie et force de création à la source de toute invention possible ainsi que de renouvellement de l'ordre établi s'est vite imposée à nous comme une nécessité théorique et pratique. Pourtant, le désir est ce qui aujourd'hui semble aller le moins de soi. Tantôt confisqué par une société de consommation à outrance, relayée par des slogans vulgaires et le jeu des rencontres en ligne, tantôt dévoré par un état généralisé de dépression et d'anxiété qui dégénère dans la passivité voire l'indifférence, le désir prend de plus en plus la forme des personnages beckettien épuisés. Saisi par l'évidence de sa palpable inefficacité tant théorique que pratique, ce numéro se donne pour objectif de réinvestir la question du désir afin de renouveler la question du vivre ensemble.

L'intention initiale était d'analyser l'évolution des pratiques théoriques sur le désir en philosophie contemporaine et en psychanalyse avec une attention particulière portée aux transformations subjectives collectives opérées par les nouvelles technologies numériques. Il s'agissait d'ouvrir la voie à une compréhension du désir qui ne soit plus conçu comme une image (le désir d'être et ses structures d'identifications), ni comme un objet (le désir d'avoir et ses structures d'objectification), mais comme un milieu (le désir et ses dynamiques de relation). En effet, à la suite de Deleuze, nous posons que le désir est intransitif : il ne s'agit pas du désir de quelque chose (génitif objectif), ni du désir de quelqu'un (génitif subjectif). Le désir est un processus qui possède une existence empirique autonome et se réalise dans des entités concrètes. Ce sont ces entités qui bouleversent les milieux du désir. La question devient de savoir ce que serait un milieu désiré, désirant et désirable afin de comprendre ce qui peuple nos modalités d'être au monde.

Nous pensons que la question des milieux du désir est cruciale à une époque où le futur semble avoir perdu son potentiel pour l'être ensemble. Nous sommes intimement

convaincues que la question du désir est une plateforme interdisciplinaire à l'intersection de l'activisme environnemental, des luttes sociales, de la résistance intellectuelle et de l'engagement artistique. Ainsi nous sommes ravies que ce numéro contienne non seulement des textes inédits ou traduits pour l'occasion de philosophes reconnus dans leur domaine comme Emily Apter, Giovanni Carrozzini, Maurizio Lazzarato ou Bernard Stiegler, mais aussi un poème engagé de Raquel Albarrán suite à la gestion catastrophique des ouragans qui ont ravagé Porto Rico en septembre 2017, le manifeste écosexuel des militantes éco-féministes Elizabeth Stephens et Annie Sprinkle, ou encore un essai d'Anamaria Fernandes et de Benoît Le Bouteiller qui s'appuie sur leurs expériences d'artistes et de praticiens dans des lieux d'accueil pour des personnes dites autistes.

Non seulement ravies, mais également fières de compter parmi nos contributeurs des personnes de tout horizon pour penser le devenir du désir et le désir d'avenir. Nous avons alors essayé de créer un milieu désirable, désiré et désirant d'où puissent se lire et se discuter ces propositions. Ces dernières sont comme des zones singulières qui s'agencent dans le milieu qu'est ce numéro 6 de *La Deleuziana*.

Le désir comme milieu

Les milieux du désir sont les supports permettant à une genèse de déployer son mode d'existence singulier. Ce qui veut dire que penser *le milieu comme support* et non comme environnement ou espace permet d'inscrire une dynamique quasi-causale entre l'émergence d'une entité et sa présence dans le champ perceptif de nos modes d'être ensemble. Sans désir, il n'y a pas de force vivante, pas d'élan vital ni d'énergie à répandre. Mais le désir a longtemps été confiné dans des méandres théoriques qui donnaient une primauté à une vision si restreinte de la vie et de ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. Pulsions (de vie comme de mort) et économie libidinale ne permettent qu'une infime interprétation de toutes les possibilités qui s'affirment dans le vivant. Et c'est pour sa richesse et sa force que longtemps le désir a été relayé à des formes d'appropriations coloniales, patriarcales et capitalistes. L'un n'allant rarement sans l'autre. Ainsi, en replaçant le désir dans ses milieux et en pensant les milieux comme co-constitutifs du désir, c'est tout un champ ontologique, mais également épistémologique et politique qui s'ouvre sur l'envie de repenser – et donc de *panser* à nouveau – le vivre ensemble.

Il semble difficile de trouver une notion plus juste que celle du milieu pour penser le désir, tant le milieu porte en sa définition-même ce qui est placé entre les choses, à égale distance de ce qui est vu et voyant, pris et prenant, saisi et saisissant. Du sensible, le milieu en fait sa force pour tisser entre les modes d'être tout un réseau de significations qui font tenir le vécu et le vivant dans un dynamisme toujours renouvelé. Il y a des

valeurs comme l'éthique et la justice qui ne peuvent se penser sans une réflexion ontologique sur la caractéristique de nos milieux, de ce que l'on fait de nos supports de vie et de comment nous prenons soin, ou non, de ces champs d'où naissent des signes, des sens et des significations. Trouver le juste milieu, le milieu juste d'où puisse s'inventer de nouvelles modalités d'être au monde, voilà la promesse de cette hypothèse lancée à travers l'expression "les milieux du désir." Les milieux de nos désirs sont des centres d'intensité à tendance dynamique. Ni volontaires, ni conscients, bien que consciencieux et plein de soin, les milieux du désir sont riches en promesses toujours renouvelées. Et pourtant, il ne s'agit néanmoins pas d'une proposition exhaustive que de dire "les milieux du désir", mais bien d'une invitation théorique et pratique à considérer le désir comme une force du milieu et le milieu comme support de nos désirs, un support quasi-causal tout autant que nécessaire, mais surtout un support à amadouer pour que la toxicité de nos environnements techniques et économiques n'épuise pas les ressources si nécessaires au genre vital.

Non seulement réceptacle des phénomènes, mais support garantissant leur émergence, le milieu du désir est avant tout force dynamique en mouvement. Comme force à intensités variables bien que continues, le désir se déploie dans un milieu sans s'attarder ni à un objet ni à un sujet. Il traverse de sa force les tendances volontaristes et égoïstes pour créditer de sa générosité tout le champ des possibles. Il est cet agencement dont parle Deleuze, ce paysage qui enveloppe sans séparer, cette membrane qui fait résonner de nouvelles modalités d'être au monde. Ainsi, penser le désir comme rencontre avec un milieu, c'est mettre en évidence une structure d'échanges entre différentes entités : des entités matérielles et idéelles, des entités physiques et biologiques, des entités psychiques, collectives et techniques. Et c'est au sein de cette structure que s'opère une action individuante et constitutive de singularité. Le désir est un champ multiple où s'effectuent des transductions c'est-à-dire des opérations d'information qui rendent possible des individuations. Ni espace, ni environnement, le milieu est une miriade d'éléments qui défilent au gré des promesses, rencontres, caresses, plaisirs. Le désir n'a pas de lieu, mais des milieux, des antres, des *entres* qui débordent, débrident, resserrent, s'étirent comme une membrane malléable qui vibre au diapason des sensations, émotions, affects et projections que le vivant cultive. Les milieux du désir sont des intensités palpables qui se morphent, se lovent, se fondent comme autant d'échelon changeable et changeant d'une grande chaîne qui se construit comme agencement.

Un milieu zoné

Le milieu du désir est un centre intense et vivant où zones singulières se rencontrent pour tisser un réseau d'intensités. Nous disons que le milieu est un espace zoné. Ce qui

ne veut pas dire que c'est un espace strié au sens de Deleuze, c'est-à-dire un espace constitué de points, métrique, extensif et hiérarchisé. Ce n'est pas un espace organisé où chaque intensité de désir serait à sa place, fixée une bonne fois pour toute, sans possibilité de déplacement. Un tel espace serait un milieu en voie de putréfaction en tant qu'il n'y aurait plus de place à une circulation dynamique du désir et aux potentialités qu'il recueille en lui. C'est dans cette stagnation du désir, dans sa perte d'intensité et de mouvement, que se développent les pathologies collectives comme le microfascisme, le nihilisme et l'anxiété généralisée qui sont autant de symptômes du malaise de nos milieux du désir. Au contraire, le milieu du désir est un espace intensif, ouvert, non mesurable. Pourtant il n'est jamais vide. Ce ne peut être un espace lisse sur lequel le désir glisserait sans jamais s'arrêter, sans jamais rencontrer d'accroc, d'aspérités qui sont les lieux possibles de son attache et de sa prise de force. En vibrant, la force du désir crée des centres d'intensité d'où émergent des zones qui se touchent, se chevauchent, se superposent ou se fondent pour créer et inventer d'autres phases du devenir. Le milieu du désir est ainsi traversé et constitué par des zones singulières d'intensité variées et variables qui deviennent les localités de son individuation. C'est ainsi qu'il est métastable. Telle une membrane qui résonne au diapason des vibrations qui l'entourent, les zones sont des centres réceptifs qui modulent leur densité en fonction des opérations psychiques, sociales et techniques qui les stimulent. Ces zones pré-individuelles sont en constante modulation. Elles oscillent entre le dense et le poreux, le doux et le rêche, le perméable et l'impénétrable.

Les zones communiquent entre elles, elles se répondent et s'appellent au grès des processus individuant qui s'ancrent en elles. Les zones sont "raccordées" les unes aux autres et le milieu est le produit de ce raccordement. Produire un milieu du désir consiste donc dans une opération de raccordement. Raccorder signifie agencer, créer des liens, des relations, avec soin de telle manière que la force singulière de chaque zone puisse grandir et s'inventer dans une rencontre dynamique avec d'autres zones à intensité singulière. Si la zone est la caractéristique ontologique du milieu, l'opération axiologique qui consiste à raccorder des zones singulières et hétérogènes entre elles relève de l'allagmatique. Le milieu ne peut se penser sans une structure d'intensité variable inscrite dans ses zones et sans l'opération de transduction qu'est l'acte essentiel au processus d'individuation. L'opération axiologique du milieu, c'est-à-dire l'opération qui donne sa valeur à l'intensité singulière d'une zone, définit le rapport entre opération et structure. Opération et structure sont les outils critiques permettent de comprendre non seulement les zones, le milieu, mais plus nécessairement leur raccordement dynamique. C'est à travers la zone, ou plus précisément le rattachement modulateur des zones dans le milieu, que peut se développer une théorie de l'allagmatique, c'est-à-dire une théorie des opérations au sein de la structure. Non plus boîte obscure de l'épistémologie et de l'ontologie, la théorie de l'allagmatique devient une axiologie permettant d'accéder à cette zone immédiatement en contact multiple avec le milieu qui

la co-constitue. Cette zone immédiatement proche est une zone de cristallisation, c'est-à-dire qu'elle est modulation d'un germe nouveau, d'une genèse permettant l'apparition de nouvelle phase de l'être.

Cependant, il faut s'interroger sur la nature des opérations axiologiques. Nous demandons : quel milieu pour quel désir ? En effet, tout milieu du désir n'est pas un milieu désirable. Certaines opérations de raccordement favorisent l'émergence de pathologies collectives au sein d'un milieu dont l'intensité est saisie et épuisée à des fins qui ferment sa genèse. Un milieu pathologique est un milieu dont le potentiel est terni par des opérations de préemption. Les zones sont raccordées de telle manière qu'il y a violence faite contre leur singularité et leur hétérogénéité, qui saisit au lieu d'embrasser avec soin leur force. La notion de zone met alors à jour la dimension temporelle des opérations de raccordement puisqu'il s'agit de "s'attarder" et non plus de saisir l'intensité. Il est vrai qu'une stimulation trop intense d'une zone - disons par analogie le bruit assourdissant de la rue pour l'oreille - est vite désagréable et irritante. Le milieu du désir nécessite donc une sorte de douceur lente qui se rende sensible à ses aspérités, à ses singularités, à ses zones. Les singularités pré-individuelles dont la zone serait le nom sont les noeuds nécessaires à la rencontre, à la relation, au lien, à ce qui interpelle, ce qui éveille une attention si nécessaire au soin. Se rendre sensible consisterait à cultiver la possibilité qu'émerge et s'actualise un potentiel sans qu'il soit pré-déterminé, sans que s'impose à lui de l'extérieur, un lieu géographique, un espace historique, des frontières institutionnelles. C'est un travail long et coûteux. Prendre soin du désir, c'est s'offrir à l'invitation d'une rencontre d'où puisse naître une géologie autre de nos modes d'être ensemble.

Contributions aux milieux du désir

Nous ne pouvons faire la proposition théorique de penser le désir comme un milieu sans introduire cette notion. Victor Petit nous offre dans ce numéro une histoire philosophique du concept de milieu qui a été, notamment, désiré par la pensée française contemporaine. Il met en évidence que le milieu se distingue de l'environnement en ce qu'il ne désigne pas une réalité naturelle extérieure, mais un entre-deux physique, social et technique. En effet, l'environnement suppose quelque chose qui entoure sans permettre la circulation essentielle au passage de l'intérieur à l'extérieur ou de la forme à la structure. L'environnement pose la distinction entre sujet et objet ainsi que la distinction entre nature et culture. Au contraire, le milieu précède ces distinctions et favorise leur co-émergence. Il s'agit de penser un milieu "techno-écologique" comme le rappelle Petit. Giovanni Carrozzini, traducteur spécialiste de l'oeuvre de Gilbert Simondon en Italie, poursuit cette réflexion sur ce qu'il appelle le "milieu-monde", concept qu'il développe à partir de Von Uexküll, Deleuze et Simondon. L'enjeu est de

redonner une place fondamentale à la relation de l'individu avec son milieu-monde, un individu atopique selon Carrozzini car non déterminé par une forme spatiale définitive. L'importance est alors donnée à la notion de collectivité qui se fonde sur un milieu-monde et non sur un agrégat de sujets topiques. Jeanne Etelain propose alors une méthodologie propre au milieu du désir qui allie la philosophie avec la caresse. Le plaisir et sa découverte charnelle sans cesse renouvelée deviennent les zones érogènes d'une pensée qui aime la sagesse tout autant que la chair, pour que s'infiltrent horizontalement des échanges de connaissance chargés d'intensité. Etelain propose de réinvestir le concept de zone érogènes chez Deleuze à travers une expérimentation speculative qui s'inscrit au milieu, dans le milieu que créent le désir et la pensée. La caresse philosophe devient le personnage conceptuel et partenaire multiple de *La Deleuziana*, cette revue qui désire réinventer et réinvestir nos modes d'être ensemble.

Le numéro se poursuit avec des articles analytiques qui interrogent le concept de désir à partir de la tradition psychanalytique et de la philosophie française contemporaine. Maurizio Lazzarato renoue avec une conception révolutionnaire du désir héritée de la pensée 68 face à un retour jugé dangereux à la théorie freudienne. Il défend un constructivisme radical selon lequel le désir n'est pas à confondre avec la sexualité humaine qui serait un "fait naturel", mais constitue un agencement qui fait intervenir des éléments hétérogènes qui ne relèvent ni du pulsionnel, ni du symbolique. Lazzarato insiste sur le fait que le désir est une création de nouveaux possibles et dénonce avec raison la fermeture, par la psychanalyse, du milieu du désir sur la forme restreinte de la famille parentale, bourgeoise et capitaliste. C'est contre cette définition que s'insurge Francesco Vitale qui défend un dialogue constructif de la philosophie avec les sciences naturelles comme la biologie afin d'expliquer la genèse et la structure du désir sans pour autant tomber dans un réductionnisme naturaliste. Il conforte alors la voie prise par le philosophe Bernard Stiegler qui reproche aux neurosciences de réduire la vie cognitive à des processus computationnels plaqués sur le modèle de l'ordinateur. Il rappelle que la production de connaissance ne peut se comprendre sans intégrer le circuit dans lequel est pris le cerveau, à savoir une économie libidinale de relations affectives médiatisées par des instruments techniques et des organisations sociales. La connaissance comme le désir est donc à la fois biologique, social et technique.

Nous sommes d'accord sur les limites d'une définition révolutionnaire du désir, mais nous souhaitons mettre en garde contre tout réductionnisme qui chercherait à déterminer la « nature » du milieu du désir, qu'elle soit symbolique ou biologique. Nous réaffirmons que le milieu du désir est un milieu hétérogène, construit, historique. Par ailleurs, le désir ne consiste pas dans la réalisation de buts sans quoi, ces buts atteints, le désir n'aurait plus de raison d'être. Et nous posons qu'il n'y a pas de fin du désir au double sens d'achèvement et de but, une dimension développée notamment par la danseuse Anamaria Fernandes et le psychanalyste Benoît le Bouteiller. Nous affirmons qu'il ne faudrait pas que le désir se concrétise dans des produits finis, que là réside le

danger d'une utilisation déterministe du désir qui lui assigne une fonction et qui le limite intrinsèquement. Au contraire, nous affirmons que le désir est un milieu toujours ouvert qui permet la concrétisation ou l'actualisation d'un potentiel sans que ce dernier ne subisse une fermeture de sa genèse. Ainsi, le désir renvoie moins à la création de possibles qu'aux conditions de possibilité de cette création.

Ce potentiel du désir comme force est analysé par Emily Apter à travers la micropolitique moléculaire guattarienne qui met en avant la matérialité discursive comme support révolutionnaire, à condition de dépersonnaliser la grammaire et d'investir l'infra-individuel. La micropolitique moléculaire du désir se traduit par des pratiques politiques qui découplent les économies libidinales des structures étatiques afin de donner naissance à des nouveaux modes d'existence et à des lieux de vie, qui sont encore d'actualité avec des expérimentations collectives comme la Quincaillerie du Moulin en Bourgogne-Franche Comté ou la ZAD à Notre-Dame-des-Landes. Selon nous, la micropolitique moléculaire du désir d'Apter met en lumière l'importance capitale du lieu dans la formation de sujets et groupes-sujets géophilosophiques qui infiltrent la politique traditionnelle. Elle témoigne d'investissements libidinaux politiques et sociaux qui *ont littéralement lieu* c'est-à-dire d'individuations concrètes de zones dans le milieu du désir. Penser la résistance comme investissement d'une localité, comme prise d'un lieu, c'est affirmer l'importance de ces luttes, de la valeur constitutive d'une collectivité desirante et investie dans le futur. Si Spinoza nous apprenait que nul ne sait ce que peut un corps, il voulait aussi dire que nulle ne sait ce que peut un corps collectif. La dimension collective est alors abordée par Anaïs Nony qui propose de penser notre condition actuelle à travers le symptôme de l'angoisse comme malaise d'une société qu'elle qualifie de préemptive. Elle met en garde contre les algorithmes et les technologies numériques qui prélèvent des données des individus afin d'anticiper et de programmer leurs comportements de telle sorte que les potentiels de transformation subjective collective sont happés bien avant leur émergence. Cette société de la préemption produit un état généralisé d'anxiété qui se traduit par une incapacité collective à prendre soin. Nony met donc à jour des pathologies pré-individuelles qui affectent les milieux du désir et les processus d'individuation qui y prennent place. Elle appelle ainsi à *panser* les blessures collectives à travers une noopolitique qui allie la question de l'âme noétique, du développement technique et de l'intelligence digitale.

Cependant, Andrés Fabián Henao Castro nous rappelle que toute politique émancipatrice et tout désir révolutionnaire relèvent également d'une pulsion de mort qui vise la destruction de l'ordre symbolique dominant qui structure le milieu du désir dans ce qu'il a de plus pathogène et anxiogène. En effet, il est toujours difficile et pénible de se défaire de ses habitus confortables, quand bien même cette peine se transforme finalement en une joie libératrice. La première étape d'une noopolitique serait donc une pédagogie radicale, qu'Henao Castro théorise à partir de la pratique de bell hooks et de la catharsis grecque, qui embrasse la transgression douloureuse et intériorisée de

l'ordre impérialiste, patriarcal et capitaliste. Une fois atteinte, cette joie révolutionnaire prend des formes subversives, parfois surprenantes et loufoques, qui produisent les conditions de possibilité d'une transformation subjective collective dans les domaines de la perception, de la sensibilité et de la pensée. Il est en ainsi du mouvement artistique et militant de l'éco-sexe présenté dans ce numéro par Emilie Hache. Elizabeth Stephens et Annie Sprinkle proposent de penser la Terre non plus selon le paradigme de la Terre-mère, mais selon celui de la Terre-amante. Organisant des mariages avec des montagnes, des forêts ou des rivières menacées par l'exploitation industrielle, elles encouragent un rapport à la fois sensible et sensuel avec l'environnement - qu'elles ne considèrent pas restreint au domaine de la "nature" puisqu'il est immédiatement saisi dans sa dimension politique, sociale et technique. Ainsi, elles dégagent l'amour, le désir et la sexualité de son identification à l'humain, à la reproduction et au coït. Elles permettent de penser *un désir au-delà de l'humain* en construisant des alliances qui déconstruisent l'union nucléaire et binaire du couple. Cette déconstruction passe par des engagements éthiques et théoriques pris à bras le corps dans le texte de Tania Espinoza qui nous offre une rafraîchissante et si nécessaire lecture de la psychanalyse en la mêlant à des disciplines diverses telles que l'architecture, la peinture, la danse, et le chamanisme. Elle propose d'analyser le corps de la femme et l'importance de sa représentation dans la théorisation des effets thérapeutiques de la symbolisation. Le corps devient une géographie mythique rendue à nouveau habitable à travers des propositions qui lui rendent sa force créatrice.

A la localité des luttes environnementales s'ajoute celle des marges du désir qu'investissent les personnages de Jean Genet et de Bernard-Marie Koltes analysés par Selim Rauer. Les lieux en friches, les hangars et les espaces abandonnés en marge de la ville deviennent les lieux d'où se font et défont les désirs. Ces hétérotopies, ou espaces autres formulé par Foucault, sont les moteurs d'un enjeu dramatique de nos espaces modernes qui ne cessent de relayer toujours plus loin les figures non-conformes de nos sociétés. Etre non conforme, c'est déjà résister à l'appel d'une grande origine qui dictera notre mode d'être au monde. Soucieux d'intervenir dans le champ disciplinaire des études en nouveaux médias, Maximilian Alvarez propose une an-arché-ologie comme déconstruction de la métaphysique à travers une lecture de Schürmann. Cette proposition s'inscrit dans une déconstruction du désir d'origine et d'un certain dictat théorique qui empêche de comprendre les tenants médiatiques et médians qui structurent la pensée. Cette non-conformité est aussi ce qui se joue dans la systématisation des désirs imposés par la tendance algorithmique des sites de rencontre comme Tinder analysé par Igor Gallico. Dans son texte, ce dernier considère le désir comme étant l'inattendu. Bien que ces propositions sur la notion de sublimation et d'organologie des désirs soient empruntées majoritairement au travail de Bernard Stiegler, Gallico propose une lecture originale des sites de rencontres désormais dictés par une tendance algorithmique basé sur un *scoring grid* qui échappe à l'utilisateur. Les

sites de rencontres sont alors analysés comme les symptômes de ce que Paolo Vignola et Sara Baranzoni appelleront dans leur article une prolétarisation du sensible pour revenir à l'outil conceptuel et pharmacologique de Stiegler. Dans leur texte, ces derniers analysent la question du dehors aujourd'hui en diagnostiquant le pouvoir expressif et politique de *Mille Plateaux* à l'ère de l'accélération des technologies et des conditions nouvelles du capitalisme des plateformes. Ils proposent alors de penser le texte de Deleuze et Guattari comme un milieu du désir afin d'en réactiver les forces et les concepts depuis la spécificité d'un dehors drastiquement différent et qui est le nôtre aujourd'hui.

Remerciements

Nous souhaitons remercier les auteurs pour leur contribution à cette proposition théorique de penser le désir comme un milieu ainsi que pour leur réactivité au cours du processus éditorial. Ce numéro n'aurait pas vu le jour sans le travail formidable de ses traducteurs qui contribuent à faire de *La Deleuziana* une plateforme intellectuelle internationale et translinguistique : Sara Baranzoni, Benoît Dillet, Emilia Marra et Charlotte Taubel. Nous remercions également Andrea Bardin et Tim Deane-Freeman pour leur aide dans la finalisation du numéro ainsi que Ârash Aminian Tabrizi pour ses conseils sur la traduction du genre. Nos remerciements vont également à l'Institut de Recherche et d'Innovation ainsi qu'au Winthrop-King Institute à Florida State University qui ont la rencontre internationale qui s'est tenue le 18 décembre 2017 au Centre Georges Pompidou à Paris et qui a réuni les co-fondateurs de la revue, les membres de sa rédaction et ses contributeurs pour discuter entre autres des milieux du désir. Aussi, *last, but not least*, notre reconnaissance infinie va à l'ensemble de l'équipe de *La Deleuziana* pour leur soutien constant et leur capacité à créer un milieu collectif désirant, désirable et désiré.